

polkanaissance d'une photo

ERIC RONDEPIERRE, AUTOPSIE D'UN RÊVE

Entre son regard et l'image, il place des prismes, des écrans, des dessins, des écrits. Un travail de fusion qui hybride temps et matière.

par Virginie Luc

L'automne n'en a plus que pour quelques jours. Eric Rondepierre, du haut du 6^e étage de son appartement des Amandiers à Paris, surplombe la forêt d'immeubles du XX^e arrondissement. Il est attablé face à son ordinateur, comme un enfant assis devant la scène, et son regard bleu plonge dans les univers surgis du fond de l'écran-mémoire.

« Le monde extérieur m'a été offert par le cinéma. J'ai été informé de la vie par son enregistrement, de l'original par la copie. La réalité seconde était première. » Souvenirs d'un petit garçon solitaire qui vivait de chambres d'hôtel en chambres de service à Paris où sa mère courait les petits emplois, avant d'être enlevé de force à l'âge de 11 ans par les services sociaux et placé pendant sept ans dans un foyer. Dès lors, il associera sa mère au cinéma, lieu de leurs retrouvailles les dimanches.

Patiemment, pendant plus de vingt ans, Eric Rondepierre collecte dans les cinémathèques du monde des séquences de films méconnus ou oubliés, prélevant des photogrammes, l'entre-deux-plans, dans les chutes et les pellicules altérées. Des images qui contiennent et délivrent les mêmes obsessions : le corps, le désir, l'érotisme, la mort, la solitude. Des traces d'une apparition à l'instant de sa disparition, des étreintes blessées, des corps convulsés dans le désir ou solitaires dans l'agitation de la foule... Ces « reprises de vues », abîmées par le temps, convoquent d'autres souvenirs que les souvenirs. Surgissent alors des images d'écran noir avec, pour seule inscription, le mot « Rideau ! » en lettres blanches. Ou : « J'éteins ? – Non. » Encore une fois, on est à la lisière. Chaque image est une pause pour mieux s'éprendre

du vertige. On s'en tient à ce moment où les contraires se réconcilie, le profane et le sacré, l'amour et la mort, l'instant et l'éternité.

L'expérience du vide et de l'absence dans la série des « Stances » : des photographies prises depuis la fenêtre d'un train en marche. La barre métallique baissée à mi-hauteur, sur la ligne de l'horizon, découpe le paysage en deux. Chaque image est un diptyque avec, en bas, une tranche de vie,



mille, les anonymes croisés, s'effacent sous les milliers de signes. Depuis 2002, chaque année est condensée dans l'espace d'une photographie qui regroupe photos et texte au jour le jour. La série verra son aboutissement en 2012. Alors les dix photographies-albums s'additionneront de façon aléatoire pour constituer « un seul bloc de temps ». Sur l'immense photographie à venir, figureront 8 000 clichés et le journal décennal

incrusté « comme un parasite sur la peau ». Le temps d'une vie devenu illisible, invisible... Le présent, le passé (et le futur ?), engloutis sous l'accumulation des images et des mots... Comme si, ne rien oublier c'était tout oublier. « C'est parce que j'oublie que je me souviens », dit-il.

« Seuils » et « Parties communes », les dernières séries, relèvent du même acharnement à confondre les temps. Ici, ce n'est pas le réel qui crée de l'imaginaire, mais l'imaginaire qui crée du réel. En mêlant deux médiums

– vieux films et photos récentes –, Eric Rondepierre signe la rencontre de deux espaces-temps, invente des fictions borgésiennes dans lesquelles il détourne le cours du temps « pour dialoguer avec des fantômes, et rendre possible ce qui ne l'est pas ». Le télescopage des lieux, des gens, des temps, provoque un « court-circuit » qui nous projette au seuil d'un autre monde, à la fois familier et inquiétant. « Je photographie la réalité du rêve avec un médium censé dire le vrai, explique-t-il. Mes images sont exactes, mais ne sont pas vraies. Ce ne sont que des hypothèses, des possibles. Mon travail relève de l'expérimentation. Je cherche à sortir de la dictature du réel. » ●

A voir : son exposition Galerie RX, 6 avenue Delcassé, 75008 Paris. Jusqu'au 15 janvier 2011.

ERIC RONDEPIERRE "PHOTOGRAPHIE" (SÉRIE "SEUILS")

de mouvement et, en haut, le vide, l'aplat du ciel morne, opaque.

Il y a toujours un écran qui vient s'interposer entre le regard de l'artiste et la réalité. Eric Rondepierre invente des ruses pour voir la réalité à travers un prisme qui protège et révèle, à distance et « à la loupe ». Dans la série « Loupe/Dormeurs », les photographies – à travers une loupe – sont recouvertes d'un texte autobiographique. On s'accroche aux mots comme à des appâts, pour finalement perdre l'image.

La contamination se propage aux « Agendas ». Les mots-écrans brouillent la vue des instantanés, pris par l'auteur « pour ne pas oublier ». Les scènes de rue, de fa-